

Avant la longue
flamme rouge

Guillaume Sire

Avant la longue flamme rouge



© Calmann-Lévy, 2020.

© À vue d'œil, 2020, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0432-8

ISSN : 2555-7548

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

www.facebook.com/editionsavuedoeil

à Julien Gorrias

Troie a péri, la grande cité.
Seule y vit encore la longue flamme rouge.

EURIPIDE, *Les Troyennes*

Prologue

Un paysan en sarong escalade le mât de Préah Ang Dankaeur. Une lumière rose et dorée descend sur la plaine des Quatre-Bras. Le paysan n'est pas bon grimpeur, mais s'acharne ; ses mains saignent. Il pose ses pieds sur le bois sec. Les enfants l'ont remarqué. Ils préviennent leurs parents. Les gardes du prince approchent. « Descends ! » crie l'un d'eux, mais le paysan ne descendra pas, tout le monde l'a compris à part peut-être certains enfants. Rien, sinon la mort, ne l'empêchera d'escalader. Il transpire, saigne, mais il monte, il s'accroche. Une fois en haut, il hésite une seconde. Les enfants les plus jeunes attendent un tour de magie. Leurs parents scrutent les gardes puis le paysan. Puis les gardes. Puis le paysan dans le ciel infini. Ils savent que ce qui va suivre est inévitable. Une femme en robe légère a tourné le dos ; un collier illumine son visage de lynx. Le paysan a les joues délavées et des yeux noirs. Il les frotte avec ses mains ensanglantées, puis regarde vers la pagode aux cinq mille dalles d'argent.

Au loin de grands palmiers tranchent le ciel dans ses hauteurs ; les tamariniers apparaissent en ombres chinoises. La ville se décroche sur l'horizon ondulé. C'est encore le matin. La foule est rassemblée au pied du mât. Le paysan met ses mains en porte-voix.

« Mort au prince ! »

Il répète son cri.

« Mort au prince ! »

Il le répète une dizaine de fois.

« Mort au prince ! Mort au prince ! »

Dans ses yeux, la mort a installé sa sonde. Sa voix est moins celle d'un homme désarmé que celle d'un loup des montagnes, la patte attrapée dans un piège.

« Mort au prince ! Mort au... » CLAC !

Une balle a ouvert son front couleur de miel. Un mince filet de sang perle le long de son nez et pénètre dans sa bouche entrouverte. L'âme est vivante encore quelques instants. Son enveloppe reste accrochée au mât. La foule a eu le temps de s'éloigner. La femme au visage de lynx a disparu. On entend une alarme. Au loin, un moteur. Le cadavre tombe comme un sac de sable.

Les Cambodgiens ne sont pas dupes, ils savent interpréter les présages. La semaine dernière, il y a eu cette comète à la queue parcourue d'éclairs ; on aurait dit une couronne dans le ciel en train de fondre. Il y a eu aussi ce crocodile blanc dans les eaux du Mékong. Selon certains il mesurait cinq mètres, selon d'autres, dix. Un cordonnier du marché Orussey prétend l'avoir vu manger un bateau à fond plat. Le soir de l'hospitalisation du prince, la lune brillait à l'intérieur d'un cercle rouge. Et maintenant ce paysan. Les temps sont annoncés, le diable a ouvert la bouche. La destitution de Norodom Sihanouk, dans quelques jours, ne surprendra personne. Après son hospitalisation, le prince a fui à Paris avec une maîtresse. Ou en Chine. Les rumeurs circulent mais en réalité même la CIA ignore où il se trouve. Le général Lon Nol mène le coup d'État, soutenu par les Américains. Aussitôt sur le trône, il proclame la république. Ses armées maîtrisent Phnom Penh mais partout ailleurs le pays est à feu et à sang. Le chaos provoqué par la destitution du prince transforme de vieilles rancunes en guerres nouvelles. Les survivants de Samlaut affrontent

les planteurs de palmiers. Les Braos se battent contre les Djarais. Les Tampuans ont égorgé un bataillon de parachutistes américains. Les armées de Lon Nol affrontent les Khmers rouges au pied des Cardamomes et empêchent les troupes de Sihanouk d'accéder à Siem Reap. Au nord, elles guerroyent contre les vietcongs. Des miliciens malais vendent leurs services au plus offrant. Au large, des pirates philippins attaquent les porte-conteneurs. Des colonnes de pilleurs thaïlandais mettent à sac les villages dans les forêts de santals près de la frontière. Des voisins, des amis, des frères s'entretuent au nom de la république, du communisme, du prince, au nom d'un peuple ou d'un dieu, d'un cadastre, une idée, un livre, la misère.

Le général Lon Nol héberge au palais royal une cohorte d'astrologues, de nécromanciens et de sorcières, dont le premier conseil fut de traquer et d'exécuter les Cambodgiens d'origine vietnamienne. La salle du trône est infestée de leurs mélodies bizarres. La nuit, on aperçoit la lumière des torches à la cire sous la Pagode d'Argent, tandis que dans l'air se lève une odeur de lait et d'autre chose, comme de vieilles fleurs.

Les réfugiés affluent vers Phnom Penh. On les voit en ville avec leurs tombereaux. Ils ont fui les combats et les règlements de comptes. Certains racontent que les animaux sauvages, rendus fous par les explosions, entrent dans les hameaux et dévorent les enfants. Plusieurs bergers de Kampong Speu sont arrivés un matin en poussant une charrette remplie de cadavres qu'ils ont brûlée sur l'esplanade du Wat Botum. Il paraît qu'un sorcier s'est tout de suite mis à la fenêtre du palais pour déchiffrer les variations que produisaient les rayons du soleil en traversant la fumée au-dessus des corps.

La capitale demeurera imprenable aussi longtemps que le régime sera soutenu par les États-Unis, ce qui ne va pas forcément durer, même si pour l'instant Nixon et Kissinger fournissent au général Lon Nol du matériel et un appui aérien pour les opérations d'envergure, ainsi qu'une centaine d'instructeurs, dépêchée auprès de son état-major. Quant aux habitants de Phnom Penh, même s'ils sont maintenus à l'écart de la guerre, ils ne sont pas pour autant à l'abri. Régulièrement, les escouades

républicaines exécutent des hommes et des femmes, parfois des enfants, sous prétexte qu'ils ont des origines vietnamiennes, qu'ils ont soutenu le prince ou les Khmers rouges, ou bien parce qu'un conseiller de Lon Nol a interprété à leurs dépens les scintillements de la Grande Ourse. Ou pour rien. On les emmène dans la forêt et on les tue.

En 1971, Saravouth a onze ans. Sa petite sœur Dara en a neuf. Leur mère, Phusati, enseigne la littérature au lycée René-Descartes. Leur père, Vichéa, travaille à la chambre d'agriculture.

Partie 1

En fermant les yeux vous pouvez voir parfois,
si vous êtes chanceux, un bassin d'eau aux
jolies teintes pâles qui flotte dans l'obscurité.

James Matthew BARRIE, *Peter Pan*

Saravouth a beau avoir onze ans, il a déjà réalisé une œuvre colossale. Ça a commencé quand il en avait cinq, lorsque sa mère, au lieu des albums illustrés, a ouvert un livre sans un dessin. Feuilletés jaunis, fendillés sur les bords, odeur de chou, texture de toile d'araignée, goût de feu de bois, caractères d'imprimerie vaguement gothiques.

— *Il était une fois, dans un château fort...*

— Qu'est-ce que c'est, maman, un château fort ?

— C'est une pagode avec des murs épais, des tours, un donjon, des remparts, des douves, une église, du foin et des chevaux. Une pagode européenne.

— Et à quoi ça ressemble ?

— Mon chéri, c'est très haut.

— Et à quoi ça sert ?

— À protéger la princesse.

— C'est tout ?